

phie très complète sur *Cartier et son Temps*, trouva plaisant de se voir aussi profondément inconnu de l'élite intellectuelle de Montréal et de Québec, que l'est M. Salone et que le sont, sauf de nom, plusieurs autres historiens du Canada, et non des moins considérables.

Poursuivons, sans nous déconcerter, notre examen de la *Colonisation de la Nouvelle-France*. Voici le sommaire du Chapitre III:—

**LE GOUVERNEUR ET L'INTENDANT.**—*Le Conseil Souverain.*—*La participation des habitants au gouvernement.*—*Les syndics.*—*Assemblées consultatives.*—*Les quatre ordres de Frontenac.*—*L'organisation ecclésiastique.*—*L'évêque et le séminaire.*—*Revenus de l'église Canadienne.*—*Missionnaires et curés.*—*La Milice.*—*Le budget de la Colonie.*—*Recettes et dépenses.*—*Les subsides du Roi.*

Il entre dans ce chapitre des faits de premier ordre, puisés aux sources, vraies par conséquent, qu'on ne trouve dans aucun autre historien, et qu'il ne méssierait pas à un politique, à un économiste, à un homme d'Eglise, voire à un professeur d'histoire, de connaître.

Nous arrivons à la fin du règne du Grand Roi, qui est le commencement de celui de nos grandes misères. C'est l'expiation. On croirait que nous sommes des victimes expiatoires.

Cette sixième et dernière division de l'ouvrage, où sont racontées avec des détails nouveaux, la deuxième guerre contre les Iroquois, la révocation de l'édit de Nantes, la ruine des fermiers, la faillite de la Compagnie de la Colonie, la multiplication de la monnaie de cartes, (il y en avait pour deux millions de livres entre les mains des habi-

tants!), l'exode des Canadiens vers la Louisiane, la guerre de la succession d'Espagne, nous mène jusqu'au traité d'Utrecht, premier démembrement de l'empire colonial de France en Amérique.

Sur ces grandes ombres, l'auteur passe lentement, sans s'arrêter.

Il consacre, entre-temps, un chapitre à la *Colonisation*, un autre au *Développement économique*, un autre au *Peuplement*, un autre à *Gouvernement de la Nouvelle-France*, un autre à *Ce que coûte la Colonie à la mère-patrie*, un autre à la *Nation Canadienne-française*; puis arrivent, sombre cortège, la *Guerre de Sept ans*, *Bigot*, la *banqueroute du Roi de France*, la *prise de Québec*, la fin.

Aux orateurs de la Saint-Jean-Baptiste, je recommande la lecture du Chapitre VI, intitulé: "*La Nation Canadienne-française*"; à ceux et à celles qui veulent bien connaître notre histoire, la lecture du volume tout entier.

Peu cependant le liront. Pas plus, probablement, qu'il s'en trouvera qui liront le nouvel ouvrage canadien auquel l'auteur de la *Colonisation de la Nouvelle-France*, travaille depuis cinq ans, et qu'il est, je crois, à la veille de livrer à l'imprimeur.

M. Salone ne se contente pas d'écrire l'Histoire du Canada, il l'enseigne à ses élèves du Lycée Condorcet. Il leur en a fait, l'hiver dernier, un cours qu'il entend continuer cette année. Cet "écrivain de perles ignorées" qu'est notre histoire, il l'aime et le fait aimer des Français de France.

PASCAL POIRIER.

Shédiac, N. B., 15 juillet 1914.

## Les Vieux de la Vieille

Il y avait autrefois une race d'hommes qui vivaient librement dans le vaste pays que Cartier divisa en royaume de Saguenay, de Canada et d'Hochelaga: c'étaient ces féroces indiens que nous ne connaissons plus aujourd'hui que dans les romans d'aventure et dont, tout au plus, nous voyons mourir à nos portes, les derniers survivants, enveloppés dans le manteau de leur gloire ancestrale. Pauvres débris! A ces fiers enfants des bois qui possédaient autrefois le pays tout entier, il ne reste plus que quelques petits coins de terre où la civilisation, leur commune ennemie, est venue les relancer. Ceux que nous voyons encore aujourd'hui, derniers restes des puissantes tribus iroquoise, huronne et montagnaise, se sont accoutumés à leur nouvel état de vie; insensiblement, ils ont perdu leurs habitudes, leurs moeurs, leur langue: toutes les vieilles traditions si suavement entachées de la poésie des choses anciennes. Mais ces pauvres anciens fidèles des Manitous conservent toujours quand même leurs goûts nomades, la grande vie errante et libre les fascine. Ils ne veulent pas s'attacher à leur demeure d'un jour, et, quand vient l'hiver, ils s'en vont là-bas, bien loin, dans le Nord immense, avec les bêtes fauves, où ils sont bien...

Le *Succès* est heureux de présenter à ses lecteurs le "Père Bacon", l'un de ces fils des forêts canadiennes. Il est l'un des plus purs types de cette race montagnaise qui achève de s'éteindre

dans sa réserve de la Pointe Bleue, au Lac-Saint-Jean.

Le Père Bacon est âgé de 97 ans et, comme le plus jeune des chasseurs de sa tribu, il part chaque automne pour la chasse, dans le Nord. Il a vécu pendant 50 ans à Chicoutimi où il était le seul représentant de sa race; il vivait de l'industrie de la raquette, des mocassins et des canots d'écorce. Il a jeté par-dessus les moulins... Price, son costume national, trop exotique parmi ceux des visages pâles du Chicago du Nord, mais il n'en demeure pas moins un montagnais dans l'âme. Sa squaw, cependant, morte il y a deux ans, à un âge très avancé, n'allait jamais "en ville" sans arborer ses oripeaux aux couleurs nationales, les boudins de che-  
veux compris.

Le Père Bacon n'a eu qu'un chagrin dans sa vie, il y a 24 ans. C'est quand il a perdu son fils, son unique enfant, qui était un merveilleux nageur et qui s'est noyé dans une rivière de la Côte Nord.

Aujourd'hui, le Père Bacon vit à Bersimis, — Côte Nord—chez sa petite-fille, qui est mariée à un visage pâle de l'endroit.

Il ne s'attend pas à coudre sa dernière paire de mocassins avant d'avoir célébré son centenaire de naissance au milieu des gens de sa tribu.

Puisse le Grand Manitou exaucer le voeu de ce vieux descendant des "bons amis" des Français de la Colonie, qui fut, du reste, toujours, un fervent ami des Robes Noires.